

nord-ouest  
nuit descendante  
automne  
froid-sec  
terre  
géo

substance solide :

- opaque (arrête la lumière)
- pesante (abaisse)
- compacte (opresse et réduit)

lieu : domaine de la terre : la chute, le Tartare

thème : ternaire de la terre : cendre-terre-limon

sens : toucher

tempérament : atrabilaire

mythologie : Gaïa, Hadès-Pluton, Antée, descente d'Orphée, Lucifer

### **Genèse. XXVIII.**

10. Jacob étant donc sorti de Bersabée, allait à Haran;
11. Et étant venu en un certain lieu, comme il voulait s'y reposer après le coucher du soleil, il prit une des pierres qui étaient la mit sous sa tête, et s'endormit au même lieu.
12. Alors il vit en songe une échelle dont le pied était appuyé sur la terre, et le haut touchait au ciel, et des anges de Dieu montaient et descendaient le long de l'échelle.
13. Il vit aussi le Seigneur appuyé sur le haut de l'échelle, qui lui dit : «Je suis le, Seigneur, le Dieu d'Abraham votre père, et le dieu d'Isaac. Je vous donnerai et à votre, race la terre où vous dormez. »
14. Votre postérité sera nombreuse comme la poussière de la terre; vous vous étendrez à l'orient et à l'occident, au septentrion et au midi; et toutes les nations de la terre seront bénies en vous et dans celui qui sortira de vous.
15. Je serai votre protecteur partout où vous irez, je vous ramènerai dans ce pays, et ne vous quitterai point que je n'aie accompli tout ce que j'ai dit.

### **PONTUS DE TYARD :**

Père du doux repos, Sommeil, père du Songe,  
Maintenant que la nuit, d'une grande ombre obscure,  
Fait à cet air serein humide couverture,  
Viens, Sommeil désiré et dans mes yeux te plonge.

Ton absence, Sommeil, languissamment allonge  
Et me fait plus sentir la peine que j'endure.  
Viens, Sommeil, l'assoupir et la rendre moins dure,  
Viens abuser mon mal de quelque doux mensonge.

Jà le muet silence un escadron conduit  
De fantômes ballants dessous l'aveugle nuit :  
Tu me dédaignes seul qui te suis tant dévot.

Viens, Sommeil désiré, m'environner la tête,  
Car, d'un voeu non menteur, un bouquet je t'apprête  
De ta chère morelle et de ton cher pavot.

## **RONSARD : Amours de Marie, II.**

Terre, ouvre-moi ton sein, et me laisse reprendre  
Mon trésor que la Parque a caché dessous toi ;  
Ou bien, si tu ne peux, ô terre, cache-moi,  
Sous même sépulture avec sa belle cendre.

Le trait qui la tua devait faire descendre  
Mon corps auprès du sien pour finir mon émoi.  
Aussi bien, vu le mal qu'en sa mort je reçois,  
Je ne saurais plus vivre, et me fâche d'attendre.

Quand ses yeux m'éclairaient, et qu'en terre j'avais  
Le bonheur de les voir, à l'heure je vivais,  
Ayant de leurs rayons mon âme gouvernée.

Maintenant je suis mort. La mort qui s'en alla  
Loger dedans ses yeux, en partant m'appela,  
Et me fit de son soir accomplir ma journée.

## **RONSARD : Derniers vers. Sonnet I.**

Je n'ai plus que les os, un squelette je semble,  
Décharné, dénervé, démusclé, dépulpé,  
Que le trait de la mort sans pardon a frappé,  
Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble.

Apollon et son fils, deux grands maîtres ensemble,  
Ne me sauraient guérir, leur métier m'a trompé;  
Adieu, plaisant Soleil, mon oeil est étoupé,  
Mon corps s'en va descendre où tout se désassemble.

Quel ami me voyant en ce point dépouillé  
Ne remporte au logis un oeil triste et mouillé,  
Me consolant au lit et me baisant le face,

En essuyant mes yeux par la mort endormis?  
Adieu, chers compagnons, adieu, mes chers amis,  
Je m'en vais le premier vous préparer la place.

## **DU BARTAS : Salut à la terre.**

Je te salue, ô Terre, ô Terre porte-grains,  
Porte-or, porte-santé, porte-habits, porte-humains,  
Porte-fruits, porte-tours, alme, belle, immobile,  
Patiente, diverse, odorante, fertile,  
Vêtue d'un manteau tout damassé de fleurs,  
Passementé de flots, bigarré de couleurs.  
Je te salue, ô coeur, racine, base ronde,  
Pied du grand animal qu'on appelle le Monde,  
Chaste épouse du Ciel, assuré fondement  
Des étages divers d'un si grand bâtiment.  
Je te salue, ô soeur, mère, nourrice, hôtesse  
Du Roi des animaux. Tout, ô grande princesse,  
Vit en faveur de toi. Tant de cieux tournoyants  
Portent pour t'éclairer leurs astres flamboyants ;  
Le feu pour t'échauffer sur les flottantes nues

Tient ses pures ardeurs en arcade étendues ;  
L'air pour te rafraîchir se plaît d'être secoux  
Or' d'un âpre Borée, or' d'un Zéphire doux ;  
L'eau, pour te détremper, de mers, fleuves, fontaines  
Entrelace ton corps tout ainsi que de veines.  
Hé ! que je suis marri que les plus beaux esprits  
T'aient pour la plupart, ô Terre, en tel mépris :  
Et que les coeurs plus grands abandonnent superbes,  
Le rustique labeur et le souci des herbes  
Aux hommes plus brutaux, aux hommes de nul prix,  
Dont les corps sont de fer, et de plomb les esprits ...

### **DESPORTES :**

Sommeil, paisible fils de la Nuit solitaire,  
Père alme, nourricier de tous les animaux,  
Enchanteur gracieux, doux oubli de nos maux,  
Et des esprits blessés l'appareil salulaire :

Dieu favorable à tous, pourquoi m'es-tu contraire?  
Pourquoi suis-je tout seul rechargé de travaux,  
Or que l'humide nuit guide ses noirs chevaux,  
Et que chacun jouit de ta grâce ordinaire?

Ton silence où est-il? ton repos et ta paix,  
Et ces songes volant comme un nuage épais,  
Qui des ondes d'Oubli vont lavant nos pensées?

Ô frère de la Mort, que tu m'es ennemi!  
Je t'invoque au secours, mais tu es endormi,  
Et j'ards, toujours veillant, en tes horreurs glacées.

### **SHAKESPEARE : Henry IV-2. III, 1. v.f. Michel Bernardy.**

C'est par milliers que mes sujets les plus obscurs  
Jouissent du sommeil! O sommeil, doux sommeil,  
Qui berce la nature, as-tu peur devant moi  
Que tu ne veuilles plus peser sur mes paupières,  
Ni rassasier mes sens par un oubli profond?  
Pourquoi préfères-tu les taudis enfumés,  
Où, reposant sur une couche inconfortable,  
Tu fais silence au bruit des mouches qui bourdonnent  
Aux chambres parfumées des puissants de ce monde,  
Où, sous un baldaquin richement décoré,  
Les accords les plus doux berceraient ton repos?  
Dieu stupide, pourquoi dors-tu près du manant  
Sur un grabat infect, laissant le lit royal  
Au poste du guetteur, à la cloche d'alarme?  
Iras-tu, au sommet vertigineux du mât,  
Clorre les yeux du mousse et calmer son esprit  
Dans le rude berceau de la houle hautaine,  
Et, au milieu des vents, qui, lui rendant visite,  
Saisissent la crinière écumante des vagues,  
Lovent leur crête monstrueuse, et les suspendent  
Aux nuages qui fuient dans un affreux vacarme,  
En un tumulte tel que la mort se réveille?

Peux-tu, sommeil injuste, accorder ton repos  
Au mousse tout mouillé en un moment si rude,  
Et, dans la nuit la plus paisible et la plus calme,  
Malgré tous les moyens employés pour te plaire,  
Le refuser au roi? Vous, les humbles, dormez.  
On dort malaisément sous la couronne d'or.

**MAYNARD :**

Je suis dans le penchant de mon âge de glace.  
Mon âme se détache et va laisser mon corps;  
En cette extrémité que faut-il que je face,  
Pour entrer sans frayeur dans la terre des morts?

J'ai flatté les puissants, j'ai plâtré leurs malices,  
J'ai fait de mes péchés mes uniques plaisirs,  
Je me suis tout entier plongé dans les délices,  
Et les biens passagers ont été mes désirs.

Tout espoir de salut me semble illégitime;  
Je suis persécuté de l'horreur de mon crime,  
Et son affreuse image est toujours devant moi.

Mais, ô mon doux Sauveur, que mon âme est confuse!  
Que je suis faiblement assisté de ma Foi!  
Rends-tu pas innocent le pécheur qui s'accuse?

**RACAN : Les Bergeries. I, 1.**

Que cette nuit est longue et fâcheuse à passer!  
Que de sortes d'ennuis me viennent traverser!  
Depuis qu'un bel objet a ma raison blessée,  
Incessamment je vois des yeux de ma pensée  
Cet aimable soleil auteur de mon amour,  
Qui fait qu'incessamment je pense qu'il soit jour,  
Je saute à bas du lit, je cours à la fenêtre,  
J'ouvre et hausse la vue, et ne vois rien paraître,  
Que l'ombre de la nuit, dont la noire pâleur  
Peint les champs et les prés d'une même couleur :  
Et cette obscurité, qui tout le monde enserme,  
Ouvre autant d'yeux au ciel qu'elle en ferme en la terre.  
Chacun jouit en paix du bien qu'elle produit,  
Les coqs ne chantent point, je n'entends aucun bruit,  
Sinon quelques zéphirs, qui le long de la plaine  
Vont cajolant tout bas les nymphes de la Seine.  
Maint fantôme hideux, couvert de corps sans corps,  
Visite en liberté la demeure des morts.  
Les troupeaux, que la faim a chassés des bocages,  
À pas lents et craintifs entrent dans les gagnages.  
Les funestes oiseaux, qui ne vont que la nuit,  
Annoncent aux mortels le malheur qui les suit.  
Les flambeaux éternels, qui font le tour du monde,  
Percent à longs rayons le noir cristal de l'onde,  
Et sont vus au travers si luisants et si beaux  
Qu'il semble que le ciel soit dans le fond des eaux.  
Ô nuit! dont la longueur semble porter envie  
Au seul contentement que possède ma vie :

Retire un peu tes feux, et permets que le jour  
Vienne sur l'horizon éclairer à son tour,  
Afin que ces beaux yeux pour qui mon coeur soupire  
Sachent avant ma mort l'excès de mon martyr.

### **CYRANO DE BERGERAC : Contre l'automne.**

Monsieur,

Il me semble que j'aurais maintenant bien du plaisir à pester contre l'automne si je ne craignais de fâcher le tonnerre, lui qui, non content de nous tuer, n'est pas satisfait s'il n'assemble trois bourreaux différents dans une mort, et s'il ne nous massacre tout à la fois par les yeux, par les oreilles et par le toucher; c'est-à-dire par l'éclair, le tonnerre et le carreau. L'éclair s'allume pour éteindre notre vue à force de lumière, et, précipitant nos paupières sur nos prunelles, il nous fait passer, de deux petites nuits, de la largeur d'un double, dans une autre aussi grande que l'univers. L'air, en s'agitant, enflamme ses apostumes; en quelque part que nous tournions la vue, un nuage sanglant semble avoir déplié, entre nous et le jour, une tenture de gris brun, doublée de taffetas cramoisi; le foudre, engendré dans la nue, crève le ventre de sa mère, et la nue grosse, en travail, s'en délivré avec tant de bruit que les roches les plus sauvages s'ouvrent aux cris de cet accouchement. Il ne sera pourtant pas dit que cette orgueilleuse saison me parle si haut, et que je n'ose lui répondre : cette insolente, aux crimes de laquelle il ne manquait plus que de faire imputer à son créateur les vices de la nature. Mais quand l'injustice de cent mille coups de tonnerre serait une production de la sagesse inscrutable de Dieu, il ne s'ensuit pas pour cela que la saison du tonnerre, c'est-à-dire la saison destinée à châtier les coupables soit plus agréables que les autres, ou bien il faut conclure que le temps le plus doux de la vie d'un criminel est celui de son exécution. Je crois qu'en suite de ce funeste météore, nous pouvons passer au vin, puisque c'est un tonnerre liquide, un courroux potable, et un trépas qui fait mourir les ivrognes de santé. Il est cause, le furieux, que la définition qu'Aristote a donnée pour l'homme, d'animal raisonnable, est fautive, au moins pour ceux qui en boivent trop; mais ne vous semble-t-il pas qu'on peut dire du cabaret que c'est un lieu où l'on vend la folie par bouteilles, et je doute même s'il n'est point allé jusque dans les cieux faire sentir ses fumées au soleil, voyant comme il se couche tous les jours de si bonne heure. Quelques philosophes de ce siècle en ont tant avalé qu'ils ont fait pirouetter la terre dessous eux; et si véritablement elle se meut, je pense que ce sont des S que l'ivrognerie lui fait faire. Pour moi, je porte tant de haine à ce poison, qu'encore que l'eau-de-vie soit un venin beaucoup plus furieux, je ne laisse pas de lui pardonner, à cause que ce m'est un témoignage qu'elle lui a fait de rendre l'esprit. Nous voilà donc en ce temps condamnés à mourir de soif, puisque notre breuvage est empoisonné : voyons si notre manger que l'automne nous étend sur la terre comme sur une table est moins dangereux que la boisson. Hélas! pour un seul fruit qu'Adam mangea, cent mille personnes moururent qui n'étaient pas encore; l'arbre même est forcé par la nature de commencer le supplice de ses enfants criminels. Il les jette contre terre, la tête en bas; le vent les secoue, et le soleil les précipite. Après cela, Monsieur, ne trouvez pas mauvais que je désapprouve qu'on dise : « Voilà du fruit en bon état. » Comment y pourrait-il être, lui qui s'est pendu soi-même? Aussi, à considérer comme les cailloux y vont à l'offrande, n'est-ce pas une occasion de douter de leur innocence, puisqu'ils sont lapidés à chaque bout de champ? Ne voyez-vous pas même que les arbres, en produisant les fruits, ont soin de les envelopper de feuilles pour les cacher, comme s'ils n'avaient pas assez d'effronterie pour montrer à nu leurs parties honteuses? Mais admirez encore comment cette horrible saison traite les arbres en leur disant adieu : elle les charge de vers, d'araignées et de chenilles, et, tout chauves qu'elle les a rendus, elle ne laisse pas de leur mettre de la vermine à la tête. Nommez-vous cela des présents d'une bonne mère à ses enfants? et ne mérite-t-elle que nous la remercions après nous avoir ôté presque tous les aliments utiles? Mais son dépit passe encore plus outre, car elle tâche d'empoisonner ceux qui ne sont pas morts de faim, et je n'avance rien que je ne prouve. N'est-il pas vrai que, ne nous restant plus rien de pur entre tant de choses dont l'usage nous est nécessaire, sinon l'air, la marâtre la suffoque

de contagion? Ne voyez-vous pas comment elle traîne la peste, cette maladie sans queue, qui tient la mort pendue à la sienne en toutes les villes de ce royaume? Comment elle renverse toute l'économie de l'univers et de la société des hommes, jusqu'à couvrir de pourpre des misérables sur un fumier? Et jugez si le feu dont elle s'allume contre nous est ardent, quand il suffit d'un charbon sur un homme pour le consumer.

Voilà, Monsieur, les trésors et l'utilité de cette adorable saison, par qui vous pensiez avoir trouvé le secret de la corne d'abondance. En vérité, ne mérite-t-elle pas bien mieux des satires que des éloges, et ne devrions-nous pas même détester les autres, à cause qu'elles sont en sa compagnie, et qu'elles la suivent toujours et la précèdent? Pour moi, je ne doute point qu'un jour cette enragée ne pervertisse toutes ses compagnes; et, en effet, nous observons qu'elles ont déjà toutes, à son exemple, leur façon particulière d'estropier, et que, tous les maux dont elle nous accable, l'hiver nous contraint de réclamer saint Jean, le printemps saint Mathurin, l'été saint Hubert, et l'automne saint Roch, puisque l'un cause le mal caduc, l'autre la folie, l'autre la rage, l'autre la peste. Pour moi, je ne sais qui me tient que je ne me procure la mort, de dépit que j'ai de ne pouvoir vivre que dessous leur règne, mais principalement de ce que la maudite automne me passe tous les ans sur la tête pour me faire enrager : il semble qu'elle tâche d'embarrasser ses soeurs dans ses crimes; car enfin, Monsieur, grosse de foudre comme nous la voyons, n'induit-elle pas à croire que toutes ensemble elles composent un monstre qui aboie par les pieds; que, pour elle, elle est une harpie affamée qui mord de la glace pendant que sa queue est au feu; qui se sauve d'un embrasement par un déluge, et qui, vieille de quatre-vingt jours, est si passionnée d'amour pour l'hiver, à cause qu'il nous tue, qu'elle expire en le baisant. Mais ce qui me semble encore plus étrange, est que je me sois abstenu de lui reprocher son plus grand crime, je veux dire le sang, dont elle souille depuis tant d'année la face de toute l'Europe, car je le devais à tout le monde, elle ne m'en a pas donné un, qui puisse vous dire après ma mort : « Je suis, Monsieur, votre serviteur. »

**PASCAL : Pensées. L.165 ; B.210.**

Le dernier acte est sanglant quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais.

**DRELINCOURT : Sonnets chrétiens. XXXV.**

Ô saison, qui de Dieu sagement ordonnée  
Achèves de l'été les ouvrages divers,  
Saison qui, devant le froid de nos hivers,  
À nous y préparer nous sembles destinée,

Saison de mille biens richement couronnée,  
Automne qui fais voir dans ce vaste univers  
Du massif élément nous les trésors ouverts,  
J'admire les beautés dont ta face est ornée.

Mais, en flattant mes sens, crois-tu charmer mon coeur  
Avec tes riches dons et ta douce liqueur,  
Ou remplir mes désirs avec ton abondance?

Mon coeur languit toujours en ces terrestres lieux;  
Sa plus sensible joie est dans son espérance;  
Et le bien qu'il attend ne se trouve qu'aux cieux.

**CHATEAUBRIAND : René.**

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes: j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des

vents, des nuages et des fantômes; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays, le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre coeur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

### **CHATEAUBRIAND : Mes joies de l'automne.**

Plus la saison était triste, plus elle était en rapport avec moi : le temps des frimas, en rendant les communications moins faciles, isole les habitants des campagnes : on se sent mieux à l'abri des hommes.

Un caractère moral s'attache aux scènes de l'automne : ces feuilles qui tombent comme nos ans, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui fuient comme nos illusions, cette lumière qui s'affaiblit comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme nos amours, ces fleuves qui se glacent comme notre vie, ont des rapports secrets avec nos destinées.

Je voyais avec un plaisir indicible le retour de la saison des tempêtes, le passage des cygnes et des ramiers, le rassemblement des corneilles dans la prairie de l'étang, et leur perchée à l'entrée de la nuit sur les plus hauts chênes du grand Mail. Lorsque le soir élevait une vapeur bleuâtre au carrefour des forêts, que les plaintes ou les lais du vent gémissaient dans les mousses flétries, j'entrais en pleine possession des sympathies de ma nature. Rencontrais-je quelque laboureur au bout d'un guéret? je m'arrêtais pour regarder cet homme germé à l'ombre des épis parmi lesquels il devait être moissonné, et qui retournant la terre de sa tombe avec le soc de la charrue, mêlait ses sueurs brûlantes aux pluies glacées de l'automne : le sillon qu'il creusait était le monument destiné à lui survivre. Que faisait à cela mon élégante démonsse? Par sa magie, elle me transportait au bord du Nil, me montrait la pyramide égyptienne noyée dans le sable, comme un jour le sillon armoricain caché sous la bruyère : je m'applaudissais d'avoir placé les fables de ma félicité hors du cercle des réalités humaines.

Le soir je m'embarquais sur l'étang, conduisant seul mon bateau au milieu des joncs et des larges feuilles flottantes du nénuphar. Là, se réunissaient les hirondelles prêtes à quitter nos climats. Je ne perdais pas un seul de leurs gazouillis : Tavernier enfant était moins attentif au récit d'un voyageur. Elles se jouaient sur l'eau au tomber du soleil, poursuivaient les insectes, s'élançaient ensemble dans les airs, comme pour éprouver leurs ailes, se rabattaient à la surface du lac, puis se venaient suspendre aux roseaux que leur poids courbait à peine, et qu'elles remplissaient de leur ramage confus.

### **LAMARTINE : L'automne.**

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure!  
Feuillages jaunissants sur les gazons épars!  
Salut, derniers beaux jours! Le deuil de la nature  
Convient à la douleur et plaît à mes regards

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire;  
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,  
Ce soleil pâissant, dont la faible lumière  
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,  
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits;  
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire  
Des lèvres que la mort va fermer à jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,  
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,

Je me retourne encore, et d'un regard d'envie  
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,  
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau!  
L'air est si parfumé! La lumière est si pure!  
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

**HUGO : Tristesse d'Olympio.**

Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas mornes.  
Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes  
Sur la terre étendu,  
L'air était plein d'encens et les prés de verdure  
Quand il revit ces lieux où par tant de blessures  
Son coeur s'est répandu!

L'automne souriait; les coteaux vers la plaine  
Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine;  
Le ciel était doré;  
Et les oiseaux, tournés vers celui que tout nomme,  
Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme,  
Chantaient leur chant sacré!

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,  
La mesure où l'aumône avait vidé leur bourse,  
Le vieux frêne plié,  
Les retraites d'amour au fond des bois perdues,  
L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues  
Avaient tout oublié!

Il chercha le jardin, la maison isolée,  
La grille d'où l'oeil plonge en une oblique allée,  
Les vergers en talus.  
Pâle, il marchait. - Au bruit de son pas grave et sombre,  
Il voyait à chaque arbre, hélas! se dresser l'ombre  
Des jours qui ne sont plus!

Il entendait frémir dans la forêt qu'il aime  
Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-même,  
Y réveille l'amour,  
Et, remuant le chêne ou balançant la rose,  
Semble l'âme de tout qui va sur chaque chose  
Se poser tour à tour!

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire,  
S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,  
Couraient dans le jardin;  
Ainsi, parfois, quand l'âme est triste, nos pensées  
S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,  
Puis retombent soudain.

Il contempla longtemps les formes magnifiques  
Que la nature prend dans les champs pacifiques;  
Il rêva jusqu'au soir;  
Tout le jour il erra le long de la ravine,  
Admirant tour à tour le ciel, face divine,  
Le lac, divin miroir!

Hélas! se rappelant ses douces aventures,  
Regardant, sans entrer, par-dessus les clôtures,  
Ainsi qu'un paria,  
Il erra tout le jour, vers l'heure où la nuit tombe,  
Il se sentit le coeur triste comme une tombe,  
Alors il s'écria :

« O douleur! j'ai voulu, moi dont l'âme est troublée,  
Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,  
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée  
De tout ce que j'avais laissé là de mon coeur!

« Que peu de temps suffit pour changer toutes choses!  
Nature au front serein, comme vous oubliez!  
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses  
Les fils mystérieux où nos coeurs sont liés!

« Nos chambres de feuillage en halliers sont changées!  
L'arbre où fut notre chiffre est mort ou renversé;  
Nos roses dans l'enclos ont été ravagées  
Par les petits enfants qui sautent le fossé.

« Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,  
Folâtre, elle buvait en descendant des bois;  
Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée,  
Et laissait retomber des perles de ses doigts!

« On a pavé la route âpre et mal aplanie,  
Où, dans le sable pur se dessinant si bien,  
Et de sa petitesse étalant l'ironie,  
Son pied charmant semblait rire à côté du mien!

« La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre,  
Où jadis pour m'attendre elle aimait à s'asseoir,  
S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre,  
Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

« La forêt ici manque et là s'est agrandie.  
De tout ce qui fut nous presque rien n'est vivant;  
Et, comme un tas de cendre éteinte et refroidie,  
L'amas des souvenirs se disperse à tout vent!

« N'existons-nous donc plus? Avons-nous eu notre heure?  
Rien ne la rendra-t-il à nos cris superflus?  
L'air joue avec la branche au moment où je pleure;  
Ma maison me regarde et ne me connaît plus.

« D'autres vont maintenant passer où nous passâmes.  
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir;  
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,  
Ils le continueront sans pouvoir le finir!

« Car personne ici-bas ne termine et n'achève;  
Les pires des humains sont comme les meilleurs;  
Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve.  
Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

« Oui, d'autres à leur tour viendront, couples sans tache,  
Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté,  
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache  
Mêle de rêverie et de solennité!

« D'autres auront nos champs, nos sentiers, nos retraites;  
Ton bois, ma bien-aimée, est à des inconnus.  
D'autres femmes viendront, baigneuses indiscrètes,  
Troubler le flot sacré qu'ont touché tes pieds nus!

« Quoi donc! c'est vainement qu'ici nous nous aimâmes!  
Rien ne nous restera de ces coteaux fleuris  
Où nous fondions notre être en y mêlant nos flammes!  
L'impassible nature a déjà tout repris.

« Oh! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,  
Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons.  
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures?  
Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons?

« Nous vous comprenions tant! doux, attentifs, austères,  
Tous nos échos s'ouvraient si bien à votre voix!  
Et nous prêtions si bien, sans troubler vos mystères,  
L'oreille aux mots profonds que vous dites parfois!

« Répondez, vallon pur, répondez, solitude,  
Ô nature abritée en ce désert si beau,  
Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude  
Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau,

« Est-ce que vous serez à ce point insensible  
De nous savoir couchés, morts avec nos amours,  
Et de continuer votre fête paisible,  
Et de toujours sourire et de chanter toujours?

« Est-ce que, nous sentant errer dans vos retraites,  
Fantômes reconnus par vos monts et vos bois,  
Vous ne nous direz pas de ces choses secrètes  
Qu'on dit en revoyant des amis d'autrefois?

« Est-ce que vous pourrez, sans tristesse et sans plainte,  
Voir nos ombres flotter où marchèrent nos pas,  
Et la voir m'entraîner, dans une morne étreinte,  
Vers quelque source en pleurs qui sanglote tout bas?

« Et s'il est quelque part, dans l'ombre où rien ne veille,  
Deux amants sous vos fleurs abritant leurs transports,  
Ne leur irez-vous pas murmurer à l'oreille :  
- Vous qui vivez, donnez une pensée aux morts!

« Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,  
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds  
Et les cieus azurés et les lacs et les plaines,  
Pour y mettre nos coeurs, nos rêves, nos amours;

« Puis il nous les retire. Il souffle notre flamme;  
Il plonge dans la nuit l'antre où nous rayonnons;

Et dit à la vallée, où s'imprima notre âme,  
D'effacer notre trace et d'oublier nos noms.

« Eh bien! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages!  
Herbe, use notre seuil! ronce, cache nos pas!  
Chantez, oiseaux! ruisseaux, coulez! croissez, feuillages!  
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

« Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même!  
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin!  
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême  
Où nous avons pleuré nous tenant par la main!

« Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,  
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,  
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage  
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

« Mais toi, rien ne t'efface, amour! toi qui nous charmes,  
Toi qui, torche ou flambeau, luis dans notre brouillard!  
Tu nous tiens par la joie, et surtout par les larmes.  
Jeune homme on te maudit, on t'adore vieillard.

« Dans ces jours où la tête au poids des ans s'incline,  
Où l'homme, sans projets, sans but, sans visions,  
Sent qu'il n'est déjà plus qu'une tombe en ruine  
Où gisent ses vertus et ses illusions;

« Quand notre âme en rêvant descend dans nos entrailles,  
Comptant dans notre coeur, qu'enfin la glace atteint,  
Comme on compte les morts sur un champ de batailles,  
Chaque douleur tombée et chaque songe éteint,

« Comme quelqu'un qui cherche en tenant une lampe,  
Loin des objets réels, loin du monde rieur,  
Elle arrive à pas lents par une obscure rampe  
Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur;

« Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,  
L'âme, en un repli sombre où tout semble finir,  
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile...  
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir! »

### **NERVAL : Aurélia, I, 1.**

Le Rêve est une seconde vie. Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible. Les premiers instants du sommeil sont l'image de la mort; un engourdissement nébuleux saisit notre pensée, et nous ne pouvons déterminer l'instant précis où le moi, sous une autre forme continue l'oeuvre de l'existence. C'est un souterrain vague qui s'éclaire peu à peu et où se dégagent de l'ombre et de la nuit les pâles figures gravement immobiles qui habitent le séjour des limbes. Puis le tableau se forme, une clarté nouvelle illumine et fait jouer ces apparitions bizarres; - le monde des Esprits s'ouvre pour nous.

**POE : Ulalume.**  
**v.f. Stéphane Mallarmé.**

Les cieux, ils étaient de cendre et graves; les feuilles, elles étaient crispées et mornes - les feuilles, elles étaient périssables et mornes. C'était nuit en le solitaire octobre de ma plus immémoriale année. C'était fort près de l'obscur lac d'Auber, dans la brumeuse moyenne région de Weir - c'était là près de l'humide marais d'Auber, dans le bois hanté par les goules de Weir.

Ici, une fois, à travers une allée titanique de cyprès, j'errais avec mon âme; - une allée de cyprès avec Psyché, mon âme. C'était aux jours où mon coeur était volcanique comme les rivières scoriaques qui roulent - comme les laves qui roulent instablement leurs sulfureux courants en bas de l'Yanek, dans les climats extrêmes du pôle - qui gémissent tandis qu'elles roulent en bas du mont Yanek dans les régions du pôle boréal.

Notre entretien avait été sérieux et grave : mais, nos pensées, elles étaient paralysées et mornes, nos souvenirs étaient traîtres et mornes - car nous ne savions pas que le mois était octobre et nous ne remarquions pas la nuit de l'année (ah! nuit de toutes les nuits de l'année!); nous n'observions pas l'obscur lac d'Auber, - bien qu'une fois nous ayons voyagé par là, - nous ne nous rappelions pas l'humide marais d'Auber, ni le pays de bois hanté par les goules de Weir.

Et maintenant, comme la nuit vieillissait et que le cadran des étoiles indiquait le matin, - à la fin de notre sentier un liquide et nébuleux éclat vint à naître, hors duquel un miraculeux croissant se leva avec une double corne - le croissant diamanté d'Astarté distinct avec sa double corne.

Et je dis : « Elle est plus tiède que Diane; elle roule à travers un éther de soupirs : elle jubile dans une région de soupirs, - elle a vu que les larmes ne sont pas sèches sur ces joues où le ver ne meurt jamais et elle est venue passé les étoiles du Lion pour nous désigner le sentier vers les cieux - vers la léthéenne paix des cieux; - jusque-là venue en dépit du Lion, pour resplendir sur nous de ses yeux brillants - jusque- là venue à travers l'ancre du Lion, avec l'amour dans ses yeux lumineux. »

Mais Psyché, élevant son doigt, dit : « Tristement, de cette étoile je me défie, - de sa pâleur, étrangement, je me défie. Oh! hâte-toi! Oh! ne nous attardons pas! Oh! fuis - et fuyons, il le faut. » Elle parla dans la terreur, laissant s'abattre ses plumes jusqu'à ce que ses ailes traînaient en la poussière - jusqu'à ce qu'elles traînèrent tristement dans la poussière.

Je répliquai : «Ce n'est rien que songe : continuons par cette vacillante lumière! baignons-nous dans cette cristalline lumière! Sa splendeur sibylline rayonne d'espoir et de beauté, cette nuit : - vois, elle va, vibrante, au haut du ciel à travers la nuit! Ah! Nous pouvons, saufs, nous fier à sa lueur et être sûrs qu'elle nous conduira bien, - nous pouvons, saufs, nous fier à une lueur qui ne sait que nous guider à bien, puisqu'elle va, vibrante, au haut des cieux à travers la nuit. »

Ainsi je pacifiai Psyché et la baisai, et tentai de la ravir à cet assombrissement, et vainquis ses scrupules et son assombrissement; et nous allâmes à la fin de l'allée, où nous fûmes arrêtés par la porte d'une tombe; par la porte, avec sa légende, d'une tombe, et je dis : « Qu'y a-t-il d'écrit, douce soeur, sur la porte, avec une légende, de cette tombe? » Elle répliqua : « Ulalume! Ulalume! C'est le caveau de ta morte Ulalume! »

Alors mon coeur devint de cendre et grave, comme les feuilles qui étaient crispées et mornes, - comme les feuilles qui étaient périssables et mornes, et je m'écriai : « Ce fut sûrement en octobre, dans cette même nuit de l'année dernière, que je voyageai - je voyageai par ici, - que j'apportai un fardeau redoutable jusqu'ici : - dans cette nuit entre toutes les nuits de l'année, ah! quel démon m'a tenté vers ces lieux? Je connais bien, maintenant, cet obscur lac d'Auber - cette brumeuse moyenne région de Weir : je connais bien, maintenant, cet obscur lac d'Auber - cette brumeuse moyenne région de Weir : je connais bien, maintenant, cet humide marais d'Auber, et ces pays de bois hantés par les goules de Weir! »

**POE : Le ver vainqueur.  
v.f. Stéphane Mallarmé.**

Voyez ! c'est nuit de gala dans ces derniers ans solitaires ! Une multitude d'anges en ailes, parée du voile et noyée de pleurs, siège dans un théâtre, pour voir un spectacle d'espoir et de craintes, tandis que l'orchestre soupire par intervalles la musique des sphères.

Des mimes avec la forme du Dieu d'en haut chuchotent et marmottent bas, et se jettent ici ou là - pures marionnettes qui vont et viennent au commandement de vastes choses informes lesquelles transportent la scène de côté et d'autre, secouant de leurs ailes de Condor l'invisible Malheur.

Ce drame bigarré - oh ! pour sûr, on ne l'oubliera ! avec son Fantôme à jamais pourchassé par une foule qui ne le saisit pas, à travers un cercle qui revient toujours à une seule et même place ; et beaucoup de Folie et plus de Péché et d'Horreur font l'âme de l'intrigue.

Éteintes ! - éteintes sont les lumières - toutes éteintes ! et, par-dessus chaque forme frissonnante, le rideau, mortuaire drap, descend avec un fracas de tempête, et les anges, pallides tous et blêmes, se levant se dévoilant, affirment que la pièce est la tragédie l'Homme et son héros le Ver Vainqueur.

Mais voyez, parmi la cohue des mimes, faire intrusion une forme rampante ! Quelque chose de rouge sang qui sort en se tordant, de la solitude scénique ! se tordant - se tordant : avec de mortelles angoisses les mimes deviennent sa proie et les séraphins sanglotent de ces dents d'un ver imbues de la pourpre humaine.

**BAUDELAIRE : L'ennemi.**

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage  
Traversé çà et là par de brillants soleils;  
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,  
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,  
Et qu'il faut employer la pelle et les râtaux  
Pour rassembler à neuf les terres inondées,  
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve  
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève  
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur?

- Ô douleur! ô douleur! Le temps mange la vie.  
Et l'obscur ennemi qui nous ronge le coeur  
Du sang que nous perdons croît et se fortifie!

**BAUDELAIRE : Causerie.**

Vous êtes un beau ciel d'automne, clair et rose!  
Mais la tristesse en moi monte comme la mer,  
Et laisse, en refluant, sur ma lèvre morose  
Le souvenir cuisant de son limon amer.

— Ta main se glisse en vain sur mon sein qui se pâme;  
Ce qu'elle cherche, amie, est un lieu saccagé  
Par la griffe et la dent féroce de la femme.  
Ne cherchez plus mon coeur; les bêtes l'ont mangé.

Mon coeur est un palais flétri par la cohue;  
On s'y soûle, on s'y tue, on s'y prend aux cheveux!  
— Un parfum nage autour de votre gorge nue!...

Ô Beauté, dur fléau des âmes, tu le veux!  
Avec tes yeux de feu, brillants comme des fêtes,  
Calcine ces lambeaux qu'ont épargnés les bêtes!

**BAUDELAIRE : Sonnet d'automne.**

Ils me disent, tes yeux, clairs comme le cristal :  
« Pour toi, bizarre amant, quel est donc mon mérite? »  
- Sois charmante et tais-toi! Mon coeur, que tout irrite,  
Excepté la candeur de l'antique animal,

Ne veut pas te montrer son secret infernal,  
Berceuse dont la main aux longs sommeils m'invite,  
Ni sa noire légende avec la flamme écrite.  
Je hais la passion et l'esprit me fait mal!

Aimons-nous doucement. L'Amour dans sa guérite,  
Ténébreux, embusqué, bande son arc fatal.  
Je connais les engins de son vieil arsenal :

Crime, horreur et folie! - Ô pâle marguerite!  
Comme moi n'es-tu pas un soleil automnal,  
Ô ma si blanche, ô ma si froide Marguerite?

**BAUDELAIRE : Le Mort joyeux.**

Dans une terre grasse et pleine d'escargots  
Je veux creuser moi-même une fosse profonde,  
Où je puisse à loisir étaler mes vieux os  
Et dormir dans l'oubli comme un requin dans l'onde.

Je hais les testaments et je hais les tombeaux;  
Plutôt que d'implorer une larme du monde,  
Vivant, j'aimerais mieux inviter les corbeaux  
A saigner tous les bouts de ma carcasse immonde.

Ô vers! noirs compagnons sans oreille et sans yeux,  
Voyez venir à vous un mort libre et joyeux;  
Philosophes viveurs, fils de la pourriture,

À travers ma ruine allez donc sans remords,  
Et dites-moi s'il est encor quelque torture  
Pour ce vieux corps sans âme et mort parmi les morts!

**BAUDELAIRE : L'horloge.**

Horloge! dieu sinistre, effrayant, impassible,  
Dont le doigt nous menace et nous dit : « Souviens-toi!  
Les vibrantes Douleurs dans ton coeur plein d'effroi  
Se planteront bientôt comme dans une cible;

Le plaisir vaporeux fuira vers l'horizon  
Ainsi qu'une sylphide au fond de la coulisse;

Chaque instant te dévore un morceau du délice  
À chaque homme accordé pour toute sa saison

Trois mille six cents fois par heure la Seconde  
Chuchote : Souviens-toi! - Rapide, avec sa voix  
D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois,  
Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde!

*Remember!* Souviens-toi! Prodigue! *Esto memor!*  
(Mon gosier de métal parle toutes les langues.)  
Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues  
Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire l'or!

Souviens-toi que le Temps est un joueur avide  
Qui gagne sans tricher, à tout coup! c'est la loi,  
Le jour décroît; la nuit augmente; souviens-toi!  
La gouffre a toujours soif; la clepsydre se vide,

Tantôt sonnera l'heure où le divin Hasard,  
Où l'auguste Vertu, ton épouse encore vierge,  
Où le Repentir même ( oh! la dernière auberge! ),  
Où tout te dira : Meurs vieux lâche! il est trop tard! »

#### **BAUDELAIRE :**

La servante au grand coeur dont vous étiez jalouse  
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,  
Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.  
Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs,  
Et quand Octobre souffle, émondeur des vieux arbres,  
Son vent mélancolique à l'entour de leurs marbres,  
Certe, ils doivent trouver les vivants bien ingrats,  
A dormir, comme ils font, chaudement dans leurs draps,  
Tandis que, dévorés de noires songeries,  
Sans compagnon de lit, sans bonnes causeries,  
Vieux squelettes gelés travaillés par le ver,  
Ils sentent s'égoutter les neiges de l'hiver  
Et le siècle couler, sans qu'amis ni famille  
Remplacent les lambeaux qui pendent à leur grille.

Lorsque la bûche siffle et chante, si le soir,  
Calme, dans le fauteuil je la voyais s'asseoir,  
Si, par une nuit bleue et froide de décembre,  
Je la trouvais tapie en un coin de ma chambre,  
Grave, et venant du fond de son lit éternel  
Couvrir l'enfant grandi de son oeil maternel,  
Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse,  
Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse?

#### **MALLARMÉ : Angoisse.**

Je ne viens pas ce soir vaincre ton corps, ô bête  
En qui vont les péchés d'un peuple, ni creuser  
Dans tes cheveux impurs une triste tempête  
Sous l'incurable ennui que verse mon baiser :

Je demande à ton lit le lourd sommeil sans songes  
Planant sous les rideaux inconnus du remords,

Et que tu peux goûter après tes noirs mensonges,  
Toi qui sur le néant en sais plus que les morts :

Car le Vice, rongé par ma native noblesse,  
M'a comme toi marqué de sa stérilité,  
Mais tandis que ton sein de pierre est habité

Par un cœur que la dent d'aucun crime ne blesse,  
Je fuis, pâle, défait, hanté par mon linceul,  
Ayant peur de mourir lorsque je couche seul.

**MALLARMÉ : Soupir.**

Mon âme vers ton front où rêve, ô calme soeur,  
Un automne jonché de taches de rousseur,  
Et vers le ciel errant de ton œil angélique,  
Monte, comme dans un jardin mélancolique,  
Fidèle, un blanc jet d'eau soupire vers l'Azur!  
- Vers l'Azur attendri d'octobre pâle et pur  
Qui mire aux grands bassins sa langueur infinie,  
Et laisse sur l'eau morte où la fauve agonie  
Des feuilles erre au vent et creuse un froid sillon,  
Se traîner le soleil jaune d'un long rayon.

**VERLAINE : Chanson d'automne.**

Les sanglots longs  
Des violons  
De l'automne  
Blessent mon cœur  
D'une langueur  
Monotone.

Tout suffocant  
Et blême, quand  
Sonne l'heure,  
Je me souviens  
Des jours anciens  
Et je pleure,

Et je m'en vais  
Au vent mauvais  
Qui m'emporte  
Deçà, delà  
Pareil à la  
Feuille morte.

**VERLAINE : Colloque sentimental.**

Dans le vieux parc solitaire et glacé  
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,  
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé  
Deux spectres ont évoqué le passé.

« Te souvient-il de notre extase ancienne?  
- Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne?

- Ton coeur bat-il toujours à mon seul nom?  
Toujours vois tu mon âme en rêve? - Non.

- Ah! les beaux jours de bonheur indicible  
Où nous joignons nos bouches! - C'est possible.

- Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir!  
- L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir. »

Tels ils marchaient dans les avoines folles,  
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

### **VAN GOGH : Lettre à Anton Van Rappard.**

L'année dernière, mon frère m'a offert deux morceaux de craie de montagne. Je m'en suis servi sans y attacher beaucoup d'importance, puis je n'y ai plus pensé. Je m'en suis servi hier pour un dessin des femmes et des enfants devant la fenêtre d'une gargote où l'on distribue de la soupe. Je dois vous dire que le résultat de cette expérience me plaît particulièrement. Voici quelques traits griffonnés au petit bonheur pour que vous puissiez vous rendre compte du ton de ce noir. Ne le trouvez-vous pas très chaud? J'ai tout de suite écrit à mon frère, lui demandant de m'en procurer d'autres morceaux car j'ai l'intention de m'en servir régulièrement, en même temps que de craie lithographique. On dirait qu'il y a de l'âme et de la vie dans cette craie de montagne, qu'elle comprend ce qu'on attend d'elle, qu'elle y met du sien. Je voudrais la baptiser craie tzigane.

### **RIMBAUD : Faim.**

Si j'ai du goût, ce n'est guère  
Que pour la terre et les pierres.  
Je déjeune toujours d'air,  
De roc, de charbons, de fer.

Mes faims tournez, paisez, faims,  
Le pré des sons.  
Attirez le gai venin  
Des liserons.

Mangez les cailloux qu'on brise,  
Les vieilles pierres d'églises;  
Les galets des vieux déluges,  
Pains semés dans les vallées grises.

### **RIMBAUD : Adieu.**

L'automne déjà! - Mais pourquoi regretter un éternel soleil, si nous sommes engagés à la découverte de la clarté divine, - loin des gens qui meurent sur les saisons.

L'automne. Notre barque élevée dans les brumes immobiles tourne vers le port de la misère, la cité énorme au ciel taché de feu et de boue. Ah! les haillons pourris, le pain trempé de pluie, l'ivresse, les mille amours qui m'ont crucifiés! Elle ne finira donc point cette goule reine de millions d'âmes et de corps morts et qui seront jugés! Je me revois, la peau rongée par la boue et la peste, des vers plein les cheveux et les aisselles et encore de plus gros vers dans le coeur, étendu parmi les inconnus sans âge, sans sentiment... J'aurais pu y mourir... L'affreuse évocation! J'exècre la misère.

Et je redoute l'hiver parce que c'est la saison du confort!

- Quelquefois je vois au ciel des plages sans fin couvertes de blanches nations en joies. Un grand vaisseau d'or, au-dessus de moi, agite ses pavillons multicolores sous les brises du matin. J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames. J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée!

Moi! moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher et la réalité à étreindre! Paysan!

Suis-je trompé? la charité serait-elle soeur de la mort, pour moi? Enfin, je demanderai pardon pour m'être nourri de mensonge. Et allons.

Mais pas une main amie! et où puiser le secours?

Oui l'heure nouvelle est au moins très sévère.

Car je puis dire que la victoire m'est acquise : les grincements de dents, les sifflements de feu, les soupirs empestés se modèrent. Tous mes souvenirs immondes s'effacent. Mes derniers regrets détalent, - des jalousies pour les mendiants, les brigands, les amis de la mort, les arriérés de toutes sortes. - Damnés, si je ne me vengeais!

Il faut être absolument moderne.

Point de cantique : tenir le pas gagné. Dure nuit! le sang séché fume sur ma face, et je n'ai rien derrière moi, que cet horrible arbrisseau!... Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'homme; mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul.

Cependant c'est la veille. Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle. Et, à l'aurore, armé d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes.

Que parlais-je de main amie! Un bel avantage, c'est que je puis rire des vieilles amours mensongères, et frapper de honte ces couples menteurs, - j'ai vu l'enfer des femmes là-bas; - et il me sera loisible de posséder la vérité dans une âme et un corps.

### **LAFORGUE : Le brave, brave automne !**

Quand reviendra l'automne,  
Cette saison si triste,  
Je vais m' la passer bonne,  
Au point de vue artiste.

Car le vent, je l' connais,  
Il est de mes amis !  
Depuis que je suis né  
Il fait que j'en gémiss...

Et je connais la neige,  
Autant que ma chair même,  
Son froment me protège  
Contre les chairs que j'aime...

Et comme je comprends  
Que l'automnal soleil  
Ne m'a l'air si souffrant  
Qu'à titre de conseil !...

Puis rien ne saurait faire  
Que mon spleen ne chemine  
Sous les spleens insulaires  
Des petites pluies fines....

Ah ! l'automne est à moi,  
Et moi je suis à lui,

Comme tout à " pourquoi ?  
Et ce monde à " et puis ? "

Quand reviendra l'automne,  
Cette saison si triste,  
Je vais m' la passer bonne  
Au point de vue artiste.

### **LAFORGUE : Complainte de l'automne monotone.**

Automne, automne, adieux de l'Adieu!  
La tisane bout, noyant mon feu;  
Le vent s'époumone  
À reverdir la bûche où mon grand coeur tisonne.  
Est-il de vrais yeux?  
Nulle ne songe à m'aimer un peu.  
Milieux aptères,  
Ou sans divans;  
Regards levants,  
Deuils solitaires,  
Vers des sectaires!

Le vent, la pluie, oh! Le vent, la pluie!  
Antigone, écartez mon rideau;  
Cet ex-ciel tout suie,  
Fond-il decrescendo, statu quo, crescendo?  
Le vent qui s'ennuie,  
Retourne-t-il bien les parapluies?  
Amours, gibiers!  
Aux jours de givre,  
Rêver sans livre,  
Dans les terriers  
Chauds de fumiers!

Plages, chemins de fer, ciels, bois morts,  
Bateaux croupis dans les feuilles d'or,  
Le quart aux étoiles,  
Paris grasseyant par chic aux prises de voiles :  
De trop poignants cors  
M'ont hallalisé ces chers décors.  
Meurtres, alertes,  
Rêves ingrats!  
En croix, les bras;  
Roses ouvertes,  
Divines pertes!

Le soleil mort, tout nous abandonne.  
Il se crut incompris. Qu'il est loin!  
Vent pauvre, aiguillonne  
Ces convois de martyrs se prenant à témoins!  
La terre, si bonne,  
S'en va, pour sûr, passer cet automne.  
Nuits sous-marines!  
Pourpres forêts,  
Torrents de frais,  
Bancs en gésines,  
Tout s'illumine!

-Allons, fumons une pipette de tabac,  
En feuilletant un de ces si vieux almanachs,  
En rêvant de la petite qui unirait  
Aux charmes de l'oeillet ceux du chardonneret.

### **LAFORGUE : Les après-midi d'automne.**

Oh! les après-midi solitaires d'automne!  
Il neige à tout jamais. On tousse. On n'a personne.  
Un piano voisin joue un air monotone;  
Et, songeant au passé béni, triste, on tisonne.

Comme la vie est triste! Et triste aussi mon sort.  
Seul, sans amour, sans gloire! et la peur de la mort!  
Et la peur de la vie, aussi! Suis-je assez fort ?  
Je voudrais être enfant, avoir ma mère encor.

Oui, celle dont on est le pauvre aimé, l'idole,  
Celle qui, toujours prête, ici-bas nous console!...  
Maman! Maman! oh! comme à présent, loin de tous,

Je mettrais follement mon front dans ses genoux,  
Et je resterais là, sans dire une parole,  
À pleurer jusqu'au soir, tant ce serait trop doux.

### **VALÉRY : Journal d'Emma.**

Mes yeux, mes cheveux sont châtain. J'ai un faible pour mon épaule droite, je la baise parfois, je lui parle. Elle est moi et pas moi. Je me regarde au bain, je me dis, mon corps est-il à moi? Si un amant possède votre corps, n'est-il pas alors plus à lui qu'à vous? Il le voit de partout, il le palpe et le presse où il veut.

Mon corps, ma terre! Comment peut-on penser à toi, chose la plus intime et la plus étrangère? Mes seins m'étonnent. Il me semble qu'ils sont beaux. Mais que font sur moi ces belles formes de chair? Après tout, ce que j'appelle mon corps, c'est le fruit d'une quantité de découvertes! A-t-on jamais fini de s'explorer? Parfois, un geste improvisé, un mouvement qu'on fait pour ne pas tomber, vous donnent la sensation du tout nouveau en vous. Et l'amour! ou du moins ce que les gens appellent ainsi. Un jour, quelqu'un m'a saisie et m'a voulu toucher un peu partout. C'est drôle, ce jour-là, mon corps était bien à moi. Et j'ai crié. Un autre jour, quelqu'un m'a saisie, et m'a voulu toucher un peu partout. Ce jour-là, mon corps n'était pas à moi... et je n'ai rien dit. Je m'interroge quelquefois, est-ce que je boirais au même verre que cette personne? Des fois oui, des fois non. Cette question si simple m'est très utile. Quelque chose en moi répond, et mon opinion est faite sur l'homme ou la femme dont il s'agit.

Pourquoi ne ferait-on pas le journal de son corps? Oserais-je écrire mon corps? Tout ce que j'en sais? Non pas mon corps, celui des médecins, mais celui que je me connais. Je ne sais rien au-delà de lui. Il est ma science, et je crois bien la limite de toute science, lui, ses affaires, ses gênes, ses besoins et leurs ennuis, ses régularités et leurs écarts, ses digestions, ses règles, et les sales détails humides de l'Amor. Pourquoi sales? Et quoi donc est sale? Sale!... Manger, respirer? Ce qui entre est plus sale que ce qui sort! Car ce qui sort de l'homme est pur, élaboré, produit savant d'une industrie très compliquée. Ô corps inglorieux, quelque saint aurait dû aimer ta fiente! Intérieure encore, elle est sacrée comme du Moi, et quand je dis, moi, elle y est comprise. Puis, elle se fait distincte encore en moi, et impérieuse. Une étrangère à expulser. Elle est cependant ma création, mon oeuvre la plus importante.

Mais qu'est-ce qui n'est pas le résultat d'une expulsion? La mère vomit son enfant, la pensée expulse des phrases plus ou moins mûres. D'où vient alors ce dégoût? Peut-

être il dépend de l'avenir que nous prêtons aux choses qui sortent de nous? L'ordure va aux ordures, l'enfant à la vie, les phrases au néant.

Mais quoi de plus étrange aussi qu'il y ait un Dedans et un Dehors?

### **APOLLINAIRE : Les colchiques.**

Le pré est vénéneux mais joli en automne  
Les vaches y paissant  
Lentement s'empoisonnent  
Le colchique couleur de cerne et de lilas  
Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-la  
Violâtres comme leur cerne et comme cet automne  
Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne

Les enfants de l'école viennent avec fracas  
Vêtus de hoquetons et jouant de l'harmonica  
Ils cueillent les colchiques qui sont comme des mères  
Filles de leurs filles et sont couleur de tes paupières  
Qui battent comme les fleurs battent au vent dément

Le gardien du troupeau chante tout doucement  
Tandis que lentes et meuglant les vaches abandonnent  
Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l'automne

### **APOLLINAIRE : Automne malade.**

Automne malade et adoré  
Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les roseraies  
Quand il aura neigé  
Dans les vergers

Pauvre automne  
Meurs en blancheur et en richesse  
De neige et de fruits mûrs  
Au fond du ciel  
Des éperviers planent  
Sur les nixes nicettes aux cheveux verts et naines  
Qui n'ont jamais aimé

Aux lisières lointaines  
Les cerfs ont bramé

Et que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs  
Les fruits tombant sans qu'on les cueille  
Le vent et la forêt qui pleurent  
Toutes leurs larmes en automne feuille à feuille  
Les feuilles  
Qu'on foule  
Un train  
Qui roule  
La vie  
S'écoule

### **DESNOS : Sol de Compiègne.**

CHOEUR (très pressé et comme se chevauchant)  
Craie et silex et craie et silex et silex et craie

Et silex et poussière et craie et silex  
Herbe, herbe et silex et craie, silex et craie  
(ralenti):  
Silex, silex et craie  
Et craie et silex  
Et craie...

UNE VOIX

Quelque part entre l'Haÿ-les-Roses  
Et Bourg-la-Reine et Antony  
Entre les roses de l'Haÿ  
Entre Clamart et Antony

CHOEUR (très rythmé)

Craie et silex - craie et silex  
Et craie  
Et silex et craie et silex et craie  
Et silex

UNE VOIX

Entre les roses de l'Haÿ  
Et les arbres de Clamart  
Avez- vous vu la sirène  
La sirène d'Antony  
Qui chantait à Bourg-la-Reine  
Et qui chante encore à Fresnes.

CHOEUR

Sol de Compiègne!  
Terre grasse et cependant stérile  
Dans ta chair  
Nous marquons l'empreinte de nos semelles  
Pour qu'un jour la pluie de printemps  
S'y repose comme l'oeil d'un oiseau  
Et reflète le ciel, le ciel de Compiègne!  
Avec tes images et tes astres  
Lourd de souvenirs et de rêves  
Plus dur que le silex  
Plus docile que la craie sous le couteau

UNE VOIX

À Paris près de Bourg-la-Reine  
J'ai laissé seules mes amours qu'il nous en souvienne  
Ah! que les bercent les sirènes  
Je dors tranquille, oh! mes amours  
Et je cueille, à l'Haÿ, les roses  
Que je vous porterai un jour nous secouerons notre poussière  
Alourdies de parfums et de rêves  
Et, comme vos paupières, écloses  
Au clair soleil d'une vie moins brève  
Pleine d'éclairs comme un silex,  
Lumineuse comme la craie

CHOEUR (alterné)

Et craie et silex et silex et craie  
Sol de Compiègne!  
Sol fait pour la marche  
Et la longue station des arbres,  
Sol de Compiègne!  
Pareil à tous les sols du monde,  
Sol de Compiègne!  
Un jour nous secouerons notre poussière  
Sur ta poussière

Et nous partirons en chantant.  
UNE VOIX  
Nous partirons en chantant  
En chantant vers nos amours  
La vie est brève et bref le temps.  
AUTRE VOIX  
Rien n'est plus beau que nos amours  
AUTRE VOIX  
Nous laisserons notre poussière  
Dans la poussière de Compiègne  
(scandé)  
Et nous emporterons nos amours  
CHOEUR  
Qu'il nous en souvienne.